



Reportage

LA PARENTHÈSE ENCHANTÉE

George Sand a voulu faire de sa demeure de Nohant un lieu communautaire, un espace poétique et politique. Chopin y connut l'amour, la grâce, puis la disgrâce.

Hameau de Nohant, 2, place Sainte-Anne, à une trentaine de kilomètres au sud de Châteauroux. La région n'est pas touristique : les promeneurs qui déambulent n'ont pas fait étape ici au hasard. Trois fois par week-end aux mois de juin et juillet, quatre cents personnes sortent de l'ancienne bergerie des harmonies plein la tête – on parle de la Pologne, de romantisme, et bien sûr de piano. Ce

n'est pas un parfum défraîchi qui plane, mais quelques notes d'autrefois qui enrichissent la fragrance ambiante. Le musicien russe Sergei Redkin, qui avait fait sensation en 2012 lors de son invitation comme jeune pianiste en résidence, revient au festival Chopin avec un troisième prix du Concours Tchaïkovski en poche, remporté lors de la précédente édition, en 2015. L'humilité de son jeu ne fait pas défaut dans ses propos lorsqu'il évoque la force

inspirante conférée par ce lieu à l'interprétation des œuvres du compositeur. « *Mais attention, je ne crois pas aux fantômes!* », plaisante-t-il. Des fantômes, il n'y en a peut-être pas, mais une charge du passé peu ordinaire, certainement! Lorsque Frédéric Chopin accompagne pour la première fois George Sand à Nohant, tous deux reviennent d'un séjour majorquais éprouvant. Souhaitant se soustraire aux regards parisiens, le couple s'est

retiré à la chartreuse de Valldemossa après quelques jours à Palma, gâtés par le temps exécrable et la maladie. Luttant contre sa tuberculose chronique, le compositeur vient d'y achever dans la douleur le cycle des *24 Préludes*, amorcé en 1836. Pour la première fois, et après de nombreuses hésitations, Frédéric accepte de suivre George pour passer la saison douce dans son pays berrichon. Le 1^{er} juin 1839, ils arrivent enfin après une semaine de voyage : « *Nous nous sentons tous parfaitement bien. Belle campagne, alouettes, rossignols...* », écrit Chopin à son ami polonais Albert Grzymala.

La romancière aurait pu être à jamais privée du chant des alouettes et des rossignols : la maison, achetée en 1793 par sa grand-mère Marie-Aurore de Saxe, qui fuyait alors la Terreur parisienne, a bien failli lui échapper quelques années plus tôt. Au terme d'une bataille juridique retentissante liée à la séparation douloureuse avec son époux Casimir Dudevant, la conservation du domaine lui est finalement accordée, et avec elle la garde de ses deux enfants, Maurice et Solange



La femme de lettres a laissé son empreinte dans sa vaste bâtisse et ses jardins fleuris.

– une situation assez exceptionnelle pour une femme à cette époque. George Sand souhaite faire de cet endroit un lieu ouvert, un recoin agréable offrant la chaleur et le bien-être d'une communauté de vie à ses amis de passage. En somme, un phalanstère éloigné de la vie parisienne. Depuis la capitale, il faut compter environ deux journées de route pour gagner ce paysage champêtre. Une donnée temporelle qui, de toute évidence, induit un rapport différent à l'espace : ses hôtes investissent ainsi la demeure pour des séjours qui

peuvent durer deux petites semaines ou se prolonger pendant six mois!

Cédé à l'État en 1953 par Aurore, la petite-fille de George Sand, ce lieu de pèlerinage pour grands romantiques s'intègre à son environnement dans une harmonie confondante. La départementale 943 qui longe l'entrée du hameau matérialise une ligne de démarcation entre les préoccupations quotidiennes et un univers autonome, où la conjonction des époques dresse un décor au charme tout particulier. On passe sans rupture de l'auberge de la Petite Fadette à la maison de la grande George, après une halte dans la très discrète église Sainte-Anne. Cette composition éveille l'imaginaire du



visiteur, qui se transporte près de deux siècles en arrière dans la vie estivale d'une petite société à forte concentration artistique et intellectuelle.

UN MONDE EN SOI

La maisonnée vit au rythme du potager et du bétail tandis que George Sand s'astreint à une production littéraire abondante pour faire bouillir l'imposante marmite. Soucieuse du confort de ses convives, elle met à leur disposition les différentes parties du domaine; des ateliers sont installés, chacun peut travailler au calme. C'est justement

dans une ancienne dépendance qu'est installée aujourd'hui la magnifique librairie spécialisée, d'où l'on sort comblé par les fruits d'une production réalisée dans ces lieux mêmes. Dominant le tableau, la maison dévoile sans pudeur la vie domestique et l'intimité de ses habitants d'alors. Sur les murs embrassant l'immense escalier qui mène à l'étage, on admire la projection des couleurs célestes locales dont la pleine palette s'est offerte aux plus chanceux la veille au soir : un mélange de roses et de bleus étrangement féérique.



EN COUVERTURE



Les hôtes pouvaient choisir de s'isoler ou de se retrouver dans l'un des salons.

●●● La salle à manger dominant sur le parc réveille le souvenir d'une effervescence intellectuelle stimulante. « *Le lieu est agréable, et les hôtes, on ne peut plus aimables pour me plaire,* » écrit Eugène Delacroix à Jean-Baptiste Pierret au cours de l'été 1842. « *Quand on n'est pas réunis pour dîner, déjeuner, jouer au billard ou se promener, on est dans sa chambre à lire ou*

à se goberger sur son canapé. Par instants, il vous arrive, par la fenêtre ouverte sur le jardin, des bouffées de la musique de Chopin qui travaille de son côté; cela se mêle au chant des rossignols, à l'odeur des roses... » Si les festivaliers n'ont pas le loisir de se prélasser sur le canapé de Delacroix, ils ont néanmoins droit à quelques bouffées de cette musique à la fin du mois de juillet. Dans un souci de restitution historique, un « *impromptu littéraire et musical* » sur le perron à l'arrière de la maison donne à



chacun l'occasion d'entendre s'échapper par la fenêtre ouverte les sons d'un Pleyel de 1839, sous les doigts du directeur du festival, Yves Henry. Si ce n'est sur celui-ci que Frédéric a joué lors de son arrivée dans ces lieux, c'est assurément sur l'un de ses frères!

George sait qu'il ne saurait travailler sans instrument. Elle lui fait livrer depuis Paris un piano du fameux facteur parisien, dont les sonorités et couleurs savent mieux que celles d'Érard trouver les faveurs du compositeur. Chopin ne se prive pas pour autant, le cas échéant, de



manifestent son mécontentement. Dans une lettre à Julian Fontana en juillet 1941, il réclame : « *Mon cher ami, va, je te prie, porter cette lettre à Pleyel et parle-lui personnellement. Je lui demande de m'envoyer un meilleur piano car le mien n'est pas bon [...]. Fais-moi savoir tout de suite à quel moment Pleyel compte m'envoyer le piano afin que je puisse prendre des dispositions avec le commissionnaire de Châteauroux.* » Au fil des étés, la maîtresse de maison ne manque pas d'attentions à son égard : elle lui porte des chocolats chauds qu'elle prépare dans la cuisine, s'inquiète

de sa santé, fait capitonner la porte de sa chambre pour l'isoler du bruit de la maison...

DES ÉTÉS MUSICAUX

Déception derrière cette porte capitonnée : plus de trace du passage du compositeur. Après leur séparation en 1847, George Sand a divisé la chambre pour en faire deux bureaux. « *Je remercierai Dieu de ce bizarre dénouement à neuf années d'amitié exclusive,* écrit-elle à Frédéric. *Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles. Il est inutile de revenir jamais sur le reste.* » Chopin ne retournera plus à Nohant, avant de disparaître de manière précoce deux ans plus tard. Si les mille deux cents jours et sept étés passés n'ont laissé que de rares empreintes sur les meubles et les murs de la maison, l'importante production musicale du compositeur illustre avec détails et fidélité le quotidien, les pleins et les creux de ces parenthèses berrichonnes. Dans ce pays qui lui rappelle sa Pologne natale, il aura écrit nombre de ses plus belles pages de maturité : la

Sonate n° 2 en si bémol mineur, une série de Nocturnes, de Polonaises et de Mazurkas, les Scherzos n° 3 et 4, la Barcarolle en fa dièse majeur...

En témoignent les notes résonnant dans l'enceinte du domaine qui, chaque été depuis cinquante-trois ans, convoque littérature et musique, en référence à l'esprit du phalanstère. Les interprètes, fidèles ou fraîchement initiés, s'inscrivent dans une tradition musicale et artistique imaginée par George Sand, réalisée par Frédéric Chopin et vivifiée par de grandes personnalités telles qu'Aldo Ciccolini, Elisabeth Schwarzkopf, Emil Gilels... Un lieu et une histoire porteurs qui « *rendent humble* », selon les termes du pianiste Gaspard Dehaene, dont le premier séjour en 2012 n'a pas altéré l'impression. Rien de grandiose, les quelques centaines

de places de l'auditorium favorisent une atmosphère intimiste et chaleureuse. Tandis que le piano Bechstein et le musicien se détachent ensemble du mur blanc dans la lumière orangée de la scène, un pianoforte de 1807 attend dans le coin à gauche. Rappelé par les applaudissements à l'issue de sa prestation, Bertrand

Chamayou s'adresse au public : « *Après ce déluge de notes, je ne résiste pas à la tentation...* », et propose le deuxième mouvement de l'une des dernières sonates de Haydn. Les sonorités du piano d'époque

Chopin a écrit à Nohant ses plus belles pages de maturité

qui rencontrent l'écoute attentive des visiteurs d'un soir complètent le tableau synesthésique de l'endroit, sans laisser place à un quelconque anachronisme. Sans conteste, cette musique, ces notes et ces timbres parlent bien au cœur de l'homme d'aujourd'hui. ■ Aude Giger